



**Odile Moreau and Stuart Schaar (ed.)**  
**.- *Subversives and Mavericks in the Muslim Mediterranean. A Subaltern History* (Austin: University of Texas Press, 2016), 219 p.**

Un ouvrage collectif sur les non-conformistes dans la Méditerranée musulmane, codirigé par Odile Moreau et Stuart Schaar, et préfacé par Edmund Burke, vient de paraître, enrichissant la bibliothèque historique du monde arabo-musulman. Le livre est structuré autour de huit chapitres répartis en deux parties, avec à la clé une introduction sur la trajectoire des gens atypiques, signée par l’ottomaniste française Odile Moreau.

Ce travail, auquel ont participé des chercheurs appartenant aux universités du Maroc (Khalid Ben-Srhir), de Tunisie (Leila Blili), d’Egypte (Sanaa Makhoulf), de Turquie (Suhnaz Yilmaz), de France (Odile Moreau), et des Etats-Unis (Julia Clancy-Smith, Wilfrid Rollman et Stuart Schaar), est une belle contribution à ce qu’on appelle “l’histoire au ras du sol,” “l’histoire d’en bas” ou la “microhistoire.” Ce type d’histoire, ayant pour objet l’étude des gens humbles et des villages reculés, des paysans et des ouvriers, des femmes et des minorités, trouve ses fondements méthodologiques dans les paradigmes de l’histoire sociale et culturelle, telle qu’elle a été pratiquée par l’école italienne avec Giovanni Levi et Carlo Ginzburg, par la troisième génération de l’école des Annales, par l’école britannique avec Edward Palmer Thompson, et par l’école indienne des Subaltern Studies.

Cette pratique de l’histoire, combinant histoire des individus et histoire des groupes, histoire sociale et récits de vie, histoire des structures et histoire des mentalités, retrace le chemin exceptionnel des hommes et des femmes, met la lumière sur les individus en réduisant l’échelle d’analyse au niveau de la personne, de la micro-réalité, mais tout en gardant à l’esprit “la réflexion sur la dialectique entre vécu individuel et forces sociales,” comme disait Jacques

Revel dans une introduction, restée célèbre, sur le livre culte de Giovanni Levi: *Le pouvoir au village*. Là, la biographie des gens humbles ouvre une fenêtre sur une époque ou une thématique. Fini le temps où la biographie était qualifiée d' "handicapée de l'histoire" et le biographe de "mercenaire." La biographie aujourd'hui est une élaboration problématique.

Les gens, présentés dans ce livre, sont tous sortis de la marge de la société et du pouvoir politique. Des gens ordinaires devenus extraordinaires, par la force de leur caractère et la densité de leur expérience, dont l'impact sur le cours des événements fut déterminant. "A travers l'histoire, note Odile Moreau, des non conformistes ont secoué l'ordre social, créé de nouvelles façons de faire les choses, et conçu le monde d'une vision différente de celle de leurs contemporains. Leur non-conformité a souvent choqué les élites et forcé parfois ceux qui se sont mis en contact avec eux de repenser les valeurs dominantes."

Les huit contributions, que présente le livre, sont toutes stimulantes et fort intéressantes, par leurs approches et les sources inédites sur lesquelles elles se sont appuyées, mais aussi par la narration qu'elles proposent. L'histoire récit ou le récit de vie est par définition une histoire où la dimension de l'écriture reste fondamentale. Toutefois, il est difficile de s'arrêter sur tous ces textes. Trois d'entre eux attirent, particulièrement, notre attention. Le premier est celui du marocain Khalid Ben-Srhir: "la vie de Boubeker El-Ghanjaoui: d'un chamelier à un riche notable dans le Maroc précolonial." Le second est écrit par l'américain Stuart Schaar: "Mukhtar Al-Ayari: un tunisien radical dans les années 1920 et son rôle dans l'histoire du mouvement travailliste." Le troisième, lui, est présenté par la tunisienne Leila Blili: "Nazli Hanem, Kmar Bayya and Khiriya Bin Ayyad: Trois femmes vivant entre Istanbul, Le Caire et Tunis à la fin du XIX<sup>ème</sup> et début du XX<sup>ème</sup> siècle."

Khalid Ben-Srhir présente, magistralement et densément (31 pages), un récit de vie d'un homme autodidacte qui, venant du bas-fond de la société, parvenait à atteindre le sommet de la pyramide sociale. A partir d'une documentation inédite, l'auteur retrace le parcours de Boubeker El-Ghanjaoui, peu connu, mais peu ordinaire aussi, par rapport au contexte de l'époque, depuis son apparition sur la scène publique en 1870 jusqu'à son décès en 1905. Cette personne devenue personnalité, dont le portrait sert de couverture pour le livre, a commencé sa carrière comme chamelier assurant la liaison entre Marrakech et les ports atlantiques d'El Jadida et Essaouira. Gravissant les échelons, très rapidement, il devient protégé britannique au service d'une compagnie anglaise domiciliée à Essaouira et Marrakech, ce qui lui a permis de passer d'un humble marchand à un fortuné respecté et influent. Bien plus, cet homme illettré, de couleur noire, révélant ses origines subsahariennes, a

réussi à gagner la confiance aussi bien de John Drummond Hay (1845-86), le représentant au Maroc de la reine du Royaume-Uni, Victoria, que des sultans Sidi Mohammed Ben Abderrahmane (1859-73) et son successeur Moulay al-Hassan (1873-94), risquant la difficile mission qui consiste à transmettre des correspondances secrètes entre le Makhzen et la légation britannique à Tanger. De la vie d’une personne cherchant à faire fortune –estimée à sa mort “à plus de deux millions de francs-or”– en facilitant la pénétration économique de la Grande Bretagne au Maroc, Khalid Ben-Srhir amène le lecteur aux tractations de la vie commune, de la vie économique, de la vie politique et diplomatique. A la fois acteur et témoin de toute une époque, Boubeker El-Ghanjaoui “a joué un rôle clé dans l’histoire des relations marocco-britanniques pendant la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle.”

Le second exemple d’homme humble réussissant à contrevenir le régime en place, est fourni par le tunisien Mukhtar Al-Ayari subtilement présenté par Stuart Schaar. Coiffeur à la base, puis soldat dans l’armée française pendant la première guerre mondiale, il intègre le monde des ouvriers à la compagnie du Tramway de la ville de Tunis, comme chauffeur, et devient par la suite une des figures marquantes de la lutte communiste contre l’exploitation et la domination coloniale. Le chemin parcouru par cet homme est particulièrement excentrique. De caractère provocant et querelleur, dérangeant l’ordre établi par les autorités françaises, comme l’atteste sa dispute dans le tramway avec un client, ce qui lui a coûté son emploi, souvent désobéissant aux instructions de ses supérieurs, tel qu’il a été rapporté par les officiers lors de son expérience dans l’armée, sa trajectoire à gauche croise celle du communisme et du mouvement des travailleurs tunisiens, en menant des grèves des cheminots en 1920 alors qu’il est âgé de 31 ans. Mukhtar Al-Ayari accède vite au devant de la scène “en étant un des rares dirigeants tunisiens du syndicat travailliste et du parti communiste nouvellement fondé,” et ce grâce à son éloquence, son énergie et son intelligence. Il parvient, en collaboration avec Tahar Haddad et Mohamed Ali El Hammi, et avec le soutien du Vieux Destour, à créer le premier syndicat travailliste, la CGTT, en 1924, le second du genre en Afrique, après celui d’Afrique du Sud. Son “langage violent,” son activisme immodéré contre l’exploitation et la colonisation, expliquent la réaction de l’administration protectorale. Exilé en 1925, il reste 10 ans loin de son pays. En étudiant le destin particulier de ce coiffeur, l’auteur met en lumière tout un épisode de l’histoire de la Tunisie moderne qui a déclenché le processus de libération du joug colonial.

Le troisième cas de figure est féminin. Là, les trois femmes, admirablement choisies par Leila Blili, sont issues d’un milieu aisé, mais leur chemin de parcours, enrichi par une éducation moderne, est singulièrement

atypique, de par leur audace à intégrer la sphère publique complètement dominée par les hommes. C'est Nazli-Zeinab Hanem (1853-1913) qui captive le plus le lecteur. Née au Caire dans une famille aristocratique, mais prônant la réforme (son grand-père étant Méhémet-Ali Pasha, le fondateur de l'Égypte moderne), éduquée à la maison, elle affiche dès son jeune âge des idées nouvelles, ouvertes à l'émancipation et à la liberté. Leila Blili reconstitue sa vie de femme publique à partir de correspondances et de documents inédits. Mariée à un diplomate, en poste à Paris, elle partage avec son époux ses voyages et ses déplacements dans les capitales européennes. Veuve à l'âge de 26 ans, elle retourne au Caire et mène une vie indépendante. Elle crée un salon littéraire où se rassemblent les intellectuels de l'époque, débattant des questions littéraires et politiques. Voyageuse et aventureuse, elle s'installe à Tunis pendant 13 ans, se marie à un domestique, fonde sa villa Ramses dans la Marsa, et y tient un autre salon où se rencontrent les lettrés et les réformateurs tunisiens et égyptiens. Nazli est "une pionnière du mouvement de la réforme en Égypte et en Tunisie." Le mot "pionnière" n'est pas fortuit, car c'est dans son salon du Caire, le premier du genre dans le monde arabe, que "se sont formés les grands réformateurs égyptiens, comme Saad Zaghloul, Kaçim Amine et Mohamed Abduh."

Toutes les expériences citées dans ce livre, sans exception, sont nées du contact avec l'Occident, directement ou indirectement. Le processus de modernisation, souvent violent et imposé de force, dans une conjoncture de domination coloniale, française et britannique, a déclenché de fortes énergies, de nouvelles manières de voir le monde, de nouvelles conceptions des rapports entre gouvernants et gouvernés, entre hommes et femmes. Le temps précolonial et colonial est certes tumultueux, mais porteur de modernité, d'éducation cartésienne, de liberté, d'émancipation, mais aussi de conscience politique et de désobéissance à l'ordre colonial.

Le livre est riche à plus d'un titre. Riche d'idées, de concepts et de lieux. Il porte le lecteur dans divers horizons: de Marrakech à Istanbul, de Tunis au Caire, d'Alep à Tanger. Il s'appuie sur de nouvelles sources et adopte de nouvelles approches, constituant ainsi, comme l'a souligné Edmund Burke III, "une révolution de l'écriture de l'histoire du monde musulman." Une grande leçon à retenir de ce magnifique livre. L'histoire sociale du monde arabo-musulman, de la fin du XIX<sup>ème</sup> et début du XX<sup>ème</sup> siècle, est étroitement liée "à des expériences individuelles d'hommes et de femmes qui ont influencé de par leurs idées et actions le cours des événements," comme l'a bien dit Leila Blili.

**Mohamed Houbaida**  
Université Ibn Tofail, Kénitra.